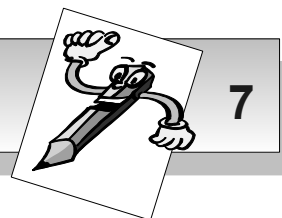


J... ou les fantômes du guerrier

Yannig An Hen



Parfois, au moment de débiter une nouvelle histoire à propos de mes souvenirs de prof de diato, je reste incécis. La page blanche devant moi, qui me promettait tant, me paraît tout d'un coup redoutable, alors que je parlais confiant à la conquête de sa nudité. Je suis là, désarmé comme un enfant confus face à un objet convoité et redouté en même temps. Je ne sais par quel bout commencer ni comment formuler ce qui me tient tant à cœur. Je connais ce que je désire au fond de moi exposer mais je ne trouve pas les mots pour l'exprimer. Quelquefois, relater les pensées de personnes qui se sont dévoilées à vous avec pudeur et sincérité, sans les trahir, est un exercice bien difficile.

Avec J..., nous sommes devenus amis immédiatement !

C'est comme ça, il y a des personnes avec qui le courant passe tout de suite. Pas besoin de se connaître, on s'apprécie aussitôt, on sent que l'on partage les mêmes valeurs et aspirations. Pourtant, à première vue, rien ne semblait nous rapprocher, comme la différence d'âge ou nos cheminements de vie si dissemblables.

Bien sûr, c'est notre intérêt commun pour la musique et le diato qui nous a permis de sympathiser au début. Mais surtout, j'ai senti chez lui que nous partagions cette même sensibilité à fleur de peau, cette même vision à la fois crue, sans illusion et pourtant romantique de l'existence. Comme si à travers cet océan de misère et de malheur que l'on nomme la vie, nous présumions encore voir émerger, avec l'énergie du désespoir des utopistes, l'espérance d'un monde à visage humain, le rêve que l'amour un jour serait toujours plus fort que la haine et la violence, que l'homme pourrait inverser à jamais l'obscur et barbare destinée de l'univers.

J... était un homme que les aventures de sa jeunesse mouvementée avaient profondément marqué jusqu'au tréfonds de son être et en même temps endurci, sans doute, je présume, pour ne pas sombrer dans le chaos. Le diato était pour lui avant tout une détente, un vrai plaisir qu'il aimait partager et il avait trouvé dans cette expression artistique un exutoire aux souvenirs qui le poursuivaient mais ça je ne le comprendrai que plus tard. Il faisait partie de ces quelques personnes qui avaient admis que la représentation du beau, du bon et du bien menait à la sagesse pour peu que l'on fasse table rase de ces certitudes qui nous présentent la vie d'une manière simpliste et mènent le monde à sa perte.

Comme tous les autodidactes, il ressentait beaucoup de difficulté à se plier à un cours de diato classique et franchement est-ce que ça l'intéressait vraiment ? Je ne sais pas.

Je pense plutôt que partager des instants musicaux en ma compagnie était un prétexte. Ma manière de professer, de jouer du diato, ma vision passionnée et poétique mais en même temps très carrée de l'enseignement de la musique et de l'art, qui frôlait par certains côtés le mysticisme, l'intriguait ; est-ce que je croyais vraiment en ce que je prônais ? Il éprouvait intuitivement de la sympathie pour moi mais n'étais-je pas un affabulateur, un mystificateur, un gourou ou un tyranneau de salle de cours n'ayant trouvé que la musique pour se mettre en valeur et qui se prenait au sérieux parce qu'il se débrouillait avec un diato entre les mains ? Il ressentait le besoin de savoir...

J... avait un problème à la main gauche qui l'empêchait d'utiliser ses quatre doigts mais il jouait très bien avec trois doigts seulement. Son jeu était classique, vif et plein d'allant, il composait aussi des morceaux que j'appréciais particulièrement. Je me souviens notamment d'un paso doble qu'il avait créé, c'était un morceau simple, en la mineur, sur une descente traditionnelle de suite d'accords à la main gauche. Son air, entraînant, permettait une multitude de variations et nous avons passé des heures, en compagnie d'autres élèves, à nous amuser comme des gosses, à jouer cette danse en improvisant à tout va et en la ponctuait de « olé ! » retentissants. Chaque reprise de cette mélodie plaisante était un enchantement, une communion entre artistes et nous en sortions à chaque fois émus, rassasiés, comblés comme d'honnêtes artisans satisfaits d'avoir accompli un bon labeur.

À côté de mon association que j'avais créée pour enseigner le diato, j'avais conçu une autre structure plus conviviale « Diato Filaj » (Veillée diato) dans la région lorientaise, dont le but était que tous les accordéonistes diatoniques et autres musiciens du coin, de quelques horizons et écoles qu'ils viennent, puissent se retrouver pour passer une soirée à jouer de la musique, danser, échanger, proposer, organiser des stages ou se retrouver simplement autour d'un verre.

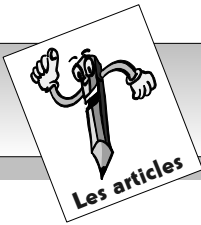
C'est dans le bar d'un ami un peu à l'écart dans la campagne, à Quéven, que nous passions nos soirées deux fois par mois à nous détendre et je dois reconnaître que ces « filajou » (veillées) ont rencontré immédiatement un franc succès. Il régnait pendant ces soirées, copieusement arrosées il faut l'admettre quand même, une ambiance conviviale qui rapidement s'acheminait en crescendo vers un joyeux capharnaüm de diatos et autres instruments déchaînés, de conversations passionnées essayant de couvrir le bruit ambiant mais ne faisant que l'attiser, le tout ponctué de rires à gorges déployées, de pas de danses effrénés et de chopos frappant les tables.

C'est au cours d'une de ces réunions où coincés au bar entre une troupe de diatoniciens(nes) assoiffés(ées) et alors que nous étions chahutés comme sur un navire perdu dans la tempête, essayant tant bien que mal de sauver nos bières du naufrage, que J... me confia une phrase qui m'interloqua, malgré mon degré d'ivresse qui était en proportion de l'ambiance et de l'heure tardive. « Tu sais Yannick, étant jeune j'étais militaire, engagé... ». À ce moment là, il a laissé passer un long silence, le regard perdu dans la vague, il était parti soudain loin du brouhaha infernal qui nous entourait, se remémorant des souvenirs éloignés.

Puis, brusquement, semblant se rappeler où il était et avec qui, il a bu un peu de sa bière et il a poursuivi « En Bretagne nous ne roulions pas sur l'or, avec mes parents nous vivions dans une pièce, alors qu'après mon engagement, en Algérie, nous disposions d'un appartement ... », il semblait chercher mon approbation ou du moins ma compréhension.

Sur le coup, je n'ai pas vraiment réagi ; il est vrai que je n'imaginai pas, J..., cet homme cultivé, sensible et paisible, ce grand-père comblé, en guerrier bardé d'engins de mort dans sa jeunesse, prêt à en découdre sur le champ de bataille. La vie réserve souvent bien des surprises et l'on ne choisit pas toujours sa destinée quand on ne naît pas dans l'aisance.

Non, ce qui m'a frappé sur l'instant, c'est le fait que quelque part il semblait vouloir s'en excuser, comme s'il avait besoin de me dire « j'ai vécu ça tu vois mais il faut que tu me comprennes ! », on aurait presque dit qu'il appréhendait que je le juge ou du moins que je sois déçu. De ce côté-là, il n'avait de toute façon rien à craindre ; lorsque je donne mon amitié peu importe le passé ou le métier des gens.



La génération de J... correspondait à une période terrible de l'histoire de France : la guerre d'Algérie.

De ce cruel conflit, je ne connaissais pas grand-chose. En 1962, quand enfin après huit longues années les armes s'étaient tues, j'avais à peine quatre ans. Ensuite, dans ma jeunesse en Bretagne, on en discutait peu. Après le 19 mars 1962, une véritable chape d'oubli était tombée sur ce drame et plus personne ne voulait en parler. Seuls, quelques noms de jeunes gens, gravés sur les monuments aux morts de nos villes et villages accompagnés du sceau : Algérie, rappelait que la Bretagne, aussi et encore une fois, avait payé son tribut de sang à la « connerie » humaine.

J'étais jeune et toutes les tragédies de cette guerre me paraissaient lointaines et un peu irréelles : ce déchaînement de violence, ces morts de chaque côté, le drame des Pieds Noirs et des Harkis déracinés, toutes ces souffrances inutiles. Comme si, à l'âge où l'on découvre l'amour et le bonheur de vivre, on refusait obstinément, avec l'aveuglement des fanatiques, de voir la réalité de l'existence dans toute sa cruauté et sa fatalité impitoyable.

Je me souvenais juste, étant jeune, d'un copain me racontant le décès de son père, âgé de vingt ans à l'époque, là-bas en Algérie pendant son service militaire. Sa mère étant enceinte, ils s'étaient fiancés avant son départ car ils projetaient de se marier après son temps de service. Son existence s'est arrêtée sur cette terre inondée de soleil, abattu alors qu'il était sentinelle. Sa mère s'est remariée mais son beau père ne l'avait jamais accepté et même sa mère à la fin avait fini par le rejeter comme une erreur de jeunesse ou alors mon copain lui remémorait trop de souffrance. Mon ami végétait de petits boulots en petites combines à la limite de la légalité, se droguant à l'occasion, cherchant partout l'amour, cet amour que ces parents ne lui avaient pas apporté et qu'il poursuivait obstinément comme une quête sans fin, sombrant peu à peu, découragé, dans le désespoir.

Un drame que l'on pourrait qualifier « d'ordinaire » parmi des milliers d'autres de cette guerre épouvantable si ce terme « ordinaire » ne vous glaçait pas d'horreur dans ce contexte, jusqu'au tréfonds de votre être. Aurait-il été possible de trouver une autre issue que cette guerre atroce à cette confrontation de peuples et de pensées si dissemblables ? « Orient, Occident sommes-nous à jamais condamnés à nous affronter ? » Arrêtons le temps un instant et imaginons un pays où les richesses immenses de ces deux cultures se seraient mariées et métissées pour offrir à la face du monde un exemple d'acceptation et de tolérance ; je pense qu'il aurait fallu au moins essayer ! Mais malheureusement et j'ajouterai « comme d'habitude ! », on a choisi la solution de facilité et donc la plus radicale, celle qui satisfaisait la sauvagerie des instincts primaires : c'est la violence et la haine qui se sont déchaînées.

Il faut du temps pour qu'une personne se confie à vous et de toute façon je n'ai pas l'habitude de poser des questions. Mes seuls moyens de communication sont la musique, l'art, la culture, le savoir, la tolérance, le métissage, en bref l'amour universel ! Qui se reconnaît dans cette vision de la vie trouvera toujours un coin de comptoir avec une mousse (ou plusieurs !) bien fraîche à partager en ma compagnie pour deviser. Je ne vais pas vous raconter dans le détail tout ce que m'a relaté J..., c'est à lui de le faire. Mais petit à petit au cours d'autres discussions, J... va me dévoiler alors une partie des souvenirs de Sa guerre d'Algérie.

Là, tout d'un coup ce n'était plus, à mes yeux, fictif comme un film hollywoodien qu'on regarde bien au chaud au cinéma en dégustant une glace. Non, J... me parlait des actions dans les villages, les montagnes ou les oueds, de sa vie risquée à chaque instant la peur aux tripes et des copains morts au combat juste à côté de soi et que l'on pleure sans larmes le soir en se disant « demain ce sera peut être moi ! ». Il va me révéler ce qu'il a vécu là-bas parce que la guerre, c'est la guerre ! Parce qu'il n'y a pas de guerre propre, de frappes chirurgicales et autres mensonges de politicards ou de déclarations hypocrites émanant d'état major voulant justifier ses actions. Parce que la guerre c'est sale, ça pue et c'est la mort, parce que si vous n'êtes pas le plus fort vous passez du statut d'être humain avec sa dignité et tous ses droits à celui d'objectif, de cible, de statistique, de dommage collatéral, de réfugié, de bouclier humain ou de terroriste... Subitement, vous n'avez plus d'existence, vous êtes un point sur la carte ; hommes, femmes, enfants, vieillards, innocents ou non, on peut vous estropier, vous torturer, vous annihiler de mille manières qui soient, vous détruire, vous réduire en cendres, tant l'homme dans le domaine du mal et de la haine possède une imagination sans limite.

Tous ces souvenirs hantaient J... parce qu'il déchiffrait désormais, beaucoup de choses qu'il n'appréhendait pas dans leur globalité à l'époque, aveuglé par l'euphorie de la jeunesse et le sentiment de puissance et d'invulnérabilité qui le berçaient. En fait, il était devenu profondément humain et cette volonté immense de plénitude et de paix qu'il désirait se retrouvait dans ses pensées, les relations qu'il souhaitait nouer et sa musique. Il ne cherchait pas l'absolution, il savait que les regrets et les remords ne servent à rien et qu'il faut aller de l'avant. Il aspirait simplement par la musique à se mettre en paix avec lui-même et à oublier même s'il savait que c'était impossible. Comme tous les artistes dignes de ce nom sur terre, il voulait grâce à l'art apporter sa touche de sérénité et d'harmonie au monde entier. Son expression artistique aussi simple qu'elle fut et sans sophistication à outrance reflétait parfaitement son état d'esprit ; intuitivement je l'avais ressenti et c'est ce que j'aimais chez lui.

Yannick AN HEN, Moorea, mis gwengolo 2009

PS : J..., je suis toujours avec toi, en compagnie de tous les hommes et femmes de bien ; ensemble nous continuerons à clamer haut et fort aux êtres indignes et aux brutes à face humaine : « Non, vous ne triompherez pas ! Non, il y a encore l'espoir d'un monde différent et nous sommes ses bardes, ses aèdes et ses ménestrels ; le rempart de nos mélodies et de nos poèmes, odes à la paix et l'amour, anéantiront un jour, vos légions infernales et vos hordes barbares ! ».